



Malines. — Vue sur la Dyle (voy. p. 130). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Malines. — Entrée dans la ville. — Les vieux souvenirs. — La Dyle. — La Grande Place. — Saint-Rombaud et le carillon. — Les Halles. — La boucherie. — Les Bailles de fer. — Vieilles maisons. — Séminaires et couvents. — Le Béguinage.

Quand on a dépassé Vilvorde, la première ville qui se rencontre sur la ligne de Bruxelles à Anvers est Malines.

On a longé de grasses prairies, de riantes campagnes coupées de longues files d'arbres, des villages aux toits de tuiles et de chaume, groupés autour de leurs clochers, toute une succession de paysages frais et reluisants sur lesquels la moiteur de l'atmosphère a mis une sorte de vernis : c'est la continuation du potager brabançon. Rien encore ne trahit le caractère du pays anversoïis, ce partage de la terre entre de mornes étendues sablonneuses et de plantureuses zones cultivées, et pourtant, à chaque tour de rouie, on pénètre un peu plus dans la contrée. Là-bas, dans la perspective, s'estompe la haute silhouette de Saint-Rombaud, dominant de sa masse carrée la cité malinoise, et des clochers, des tours, des faites aigus, élancés par-dessus les toits des maisons, en grand nombre, semblent autant de cadets groupés autour de

leur aîné. Nous sommes ici dans le centre du catholicisme belge ; de jeunes lévites y tourbillonnent incessamment au pied des autels, et, du fond de son palais, le cardinal-archevêque commande à tout le clergé du pays.

Cette grande ombre que la religion étend partout autour d'elle et où s'alanguit le mouvement de la vie publique, vous la retrouverez à Malines dans le silence de ses places, l'affairement mesuré et lent de ses quais, la rumeur étouffée de ses industries et jusque dans les gestes tranquilles de ses habitants. Un peu du recueillement qui règne dans les sacristies se répand par ses rues, comme un air subtil mêlé à l'atmosphère respirable ; les bruits semblent s'y dissoudre dans du sommeil, un sommeil qui monterait des pavés, gagnerait le dedans des maisons, envelopperait les ménages, petit à petit endormirait les êtres et les choses ; c'est la torpeur d'un jour de dimanche empiétant sur le reste de la semaine, avec une douceur triste et pesante ; et la placide petite ville y est à ce point enfoncée, qu'en de certains quartiers le battant

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353 et 369.

d'une porte frappant son chambranle résonne dans l'assoupissement général.

Malines partage d'ailleurs, avec les villes en qui se perpétue le souvenir du passé, le charme de cette physionomie silencieuse, un peu effacée, où se marque le regret des jours révolus. Il semble que la déchéance soit au bout de toutes les splendeurs humaines, comme une expiation, et que, pour les cités comme pour les hommes, la gloire doive être suivie d'un abaissement irrémédiable. Il y a loin de ces quartiers déserts où le pas du promeneur éveille aujourd'hui des échos, loin de cette existence monotone et casanière, aux magnificences bruyantes de la cour de Marguerite d'Autriche passant par les rues au grand train des équipages et par désœuvrement s'amusant à traquer à travers places et carrefours un dix-cors affolé.

En ce temps, l'esprit et les grâces florissaient à Malines ; le palais de la régente retentissait du bruit des musiques et du récit scandé des beaux vers. Elle-même composait des stances à Notre-Dame ; et sous les lambris sculptés, Jean Second, Érasme, Corneille Agrippa, Jean Lemaire se donnaient la réplique, écoutés des peintres Mabuse, Coxcie et Van Orley. Chevauchées, kermesses, ballets réunissaient les belles dames et les beaux chevaliers dans de grandes parties joyeuses, égayées par les parades de rosse Bayard, les farces des Aymon et les saltations grotesques des Géants.

De ces temps lointains il n'existe plus que des vestiges ; les pierres seules parlent encore, en leur muet langage, des grandeurs passées ; un vent de mort a soufflé sur le reste, sur les fêtes, les tumultes et les gaietés ; et les figures illustres et charmantes, la grâce et la toute-puissance d'un jour ont disparu sans retour à l'horizon. Ce n'est point encore la grande nécropole que nous trouverons à Bruges ; le contraste entre la grandeur ancienne et la mesquinerie moderne est moins saisissant ; mais déjà, à Malines, nous pénétrons dans cette obscurité que laisse après lui le soleil des belles époques de l'histoire et qui rend si particulièrement mélancoliques les lieux autrefois célèbres. Elle ne fera que grandir quand nous aurons dépassé le cercle de la vie et que nous nous rapprocherons des villes mortes des Flandres.

Pénétrons dans la ville par une de ses artères principales et suivons, par exemple, la Grande-Rue qui part de la Station. Des boutiques, basses, à petites vitrines garnies d'étalages, laissent voir des intérieurs tout modernes et alternent avec des maisons bourgeoises, reluisantes de vernis, les fenêtres ornées de rideaux à guipures, mettant derrière les glaces comme un clair brouillard au fond duquel s'entrevoient des appartements confortables, d'une richesse souvent surannée.

Rien de particulier dans ces échappées sur le train des ménages ; on rêvait de vieilles petites chambres éclairées d'une lumière trouble et meublées de dressoirs, de bahuts, d'escabeaux noircis par le temps,

avec d'archaïques personnages se mouvant lentement et pareils à des figures de tableaux gothiques ; mais il faut en rabattre : la banalité uniforme des étagères chargées de brimborions, des crédences en acajou et des fauteuils en moleskine a remplacé la vétusté pittoresque des ameublements.

Malines a perdu, principalement dans les quartiers commerçants, son caractère de ville historique ; la circulation a fini par amener en elle une ressemblance avec la capitale, toute proportion gardée ; de plus, elle s'est francisée. Les magasins, les cafés, les restaurants ont des noms français, peinturlurés au-dessus des portes en grosses lettres noires, ou incrustés en zinc doré sur des enseignes ; les dénominations baroques des écus pendus à des tringles et affectant des profils de demi-lune, de soleil ou d'animal chimérique, ne se remarquent plus que dans quelques recoins perdus. Ainsi s'en vont petit à petit, sous le nivellement de la coutume, les gaietés de la veine populaire.

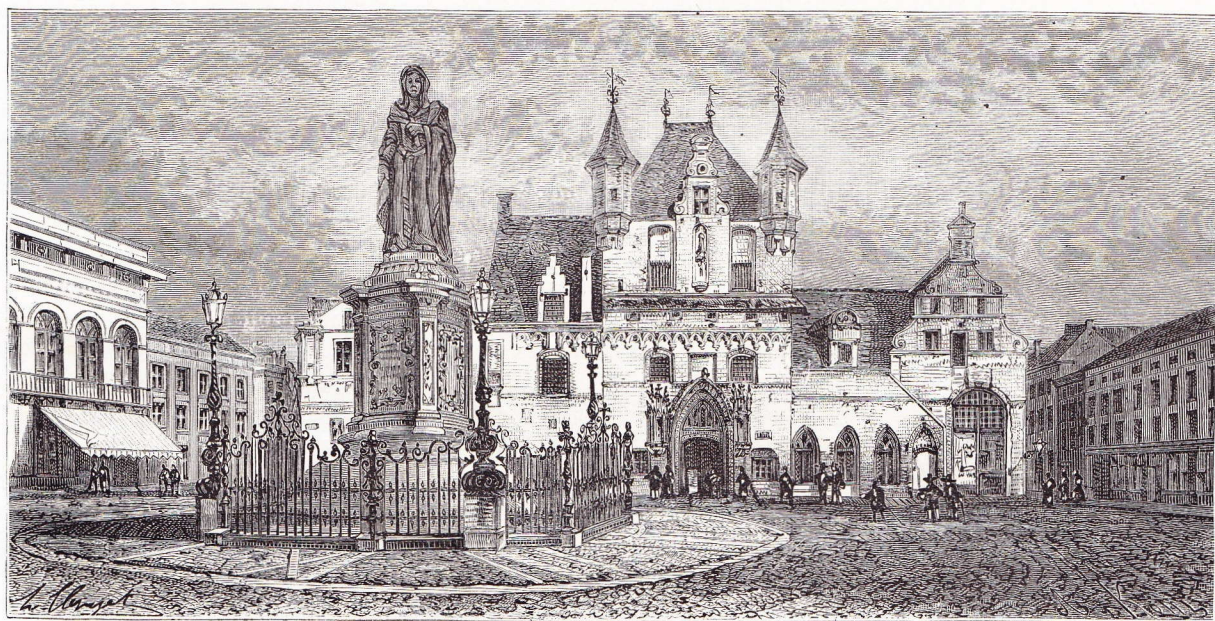
Heureusement, la vieille résidence de Marguerite d'Autriche possède toujours, pour dédommager la curiosité des visiteurs, ses pignons, ses rues enchevêtrées et ses canaux. Nous venons de passer le premier de ses ponts, et, à mesure que nous prolongerons notre promenade, nous verrons se multiplier les autres, au gré de la capricieuse rivière qui coupe la ville dans tous les sens.

La Dyle, en effet, étend partout ses bras et plonge au cœur de la petite cité par de nombreux affluents (voy. p. 129), ici s'ouvrant entre les maisons de vastes corridors où passent les bateaux, là s'étranglant dans des coudes, au pied de grands murs rouges, fleuris de mousses et de ravenelles. Selon que la marée monte ou descend, elle couvre ou laisse à nu les fascines et les pilotis qui protègent ses digues, tantôt roulant à pleins bords des eaux limoneuses et grasses où se retrouve le flot épais de l'Escaut, tantôt s'attardant sur les boues jaunâtres de son lit, avec des clapotements lourds contre ses rives engluées de vase. C'est une préparation aux canaux de Bruges, à cette différence près toutefois qu'ici les alternatives du flux et du reflux donnent au paysage une mobilité perpétuelle, tandis que là-bas l'eau s'étend en grandes nappes dormantes, qui l'été tremblent sous le balancement des roseaux, et l'hiver, durcies par le gel, offrent à la volée des patineurs une surface solide à l'égal des plus résistants parquets. Naturellement, la destination de ces rues en mouvement, comme on les a appelées, se ressent du contraste : la Dyle s'anime presque constamment du passage des grands bateaux d'intérieur, aux ventres bruns zébrés de rouge et de vert ; les canaux brugeois, au contraire, sauf en quelques endroits où s'arrête par moments un chaland, semblent plutôt faits pour les flâneries en canot. Toutefois le mouvement de la vie n'en paraît pas sensiblement augmenté à Malines : les gestes rythmés et lents de ses bateliers s'accordent avec l'idée d'une activité sommeillante, qui n'a point

de raison de se presser, et le grincement des poulies, manœuvrant au long du quai, se perd dans le silence de l'air, comme une plainte sans échos.

La rue où tout à l'heure nous avons rencontré la Dyle nous mène à la Grande Place, au milieu de laquelle se dresse la statue de Marguerite d'Autriche, en marbre blanc : la gouvernante est debout, tenant d'une main le traité de Cambrai et ramenant de l'autre les plis d'un manteau bordé d'hermine. Elle a la face tournée vers Saint-Rombaud, dont la tour massive, élancée par-dessus les maisons qui forment l'un des angles de la place, échafaude dans l'air ses prodigieux contreforts, et derrière elle, comme un fond de décor sur lequel se détache sa silhouette, les Halles, vieille construction inachevée et lourde, se coiffant, par-dessus un grand toit trapu, d'une courte tour carrée, flanquée à ses angles de tourelles octo-

gonales. L'ensemble de la place est pittoresque : des maisons la bordent sur trois faces, avec des jeux capricieux d'architecture, les unes s'encapuchonnant de toitures à lucarnes, les autres terminées en pignons découpés et semblables à des proues de navires, presque toutes étroites, de hauteur égale, emboîtées l'une dans l'autre et faisant jouer au soleil des moulures, des festons, des bossages, des enseignes, dans un amusant chatolement de façades. Reculez jusque sous le porche des Halles : vous verrez s'emmêler devant vous, par-dessus la ligne tourmentée des toits, une forêt de dais, de fleurons et d'aiguilles, accrochés aux flancs du chevet de Saint-Rombaud, dont vous apercevrez du même coup les hautes fenêtres en ogive terminées par des pinacles ; trouant la perspective, la tour de l'église plonge dans le ciel de toute sa masse, avec ses hautes baies effilées, ses balustrades ouvrees et ajourées, sa



Malines. — Statue de Marguerite d'Autriche et les Halles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

profusion de niches et de sculptures, ses énormes cadrans dorés, vastes comme l'arène d'un cirque. De là-haut, comme une volée d'oiseaux chantants, part, à chaque quart d'heure, la sonnerie du carillon, dont le vent disperse au loin ou rabat par les rues les rythmes allègres et les légères vocalises, en larges ondes sonores auxquelles se mêle en sourdine l'accompagnement des bruits de la ville ; ce n'est encore qu'un prélude, un frisson de notes se mourant au bout d'une mesure, et comme le premier coup d'archet de l'orchestre de cuivre caché dans les profondeurs de la tour ; mais, aussitôt que l'aiguille a marqué l'heure, la gigantesque muraille s'ébranle, la musique, un instant assoupie, se réveille, l'air inachevé se continue à travers un bourdonnement joyeux, une folie d'arpèges tourbillonne dans le ciel, et les marteaux frappent, les timbres retentissent, les cordes s'étirent et grincen-

un vent, l'éclat de rire éclatant des guivres et des tarasques sculptés dans la pierre. A ces moments, Malines la silencieuse semble sortir de sa léthargie ; un frémissement parcourt ses places, comme un peu de vie qui lui viendrait de son carillon ; aux angles de ses vieux murs, dans ses écheveaux de petites ruelles entortillées, sur le seuil de ses maisons muettes et jusque dans l'obscurité de ses ponts, des voix, de vieilles voix chevrotantes d'ancêtres chuchotent alors des mots depuis longtemps oubliés ; et tandis que s'égoutte la pluie des chansons, comme une rosée qui fait refleurir les choses d'autrefois, le morne Béguinage lui-même s'anime au ruissellement de ces gaietés cristallines.

La Grande Place a gardé quelque chaleur dans la décrépitude du reste de la ville ; elle est comme le cœur d'un corps frappé de paralysie. C'est là, dans sa vaste enceinte, que passent, à de certains jours, les

cortèges, que traîne la flânerie lente des habitants, que roulent les charrettes des maraîchers se rendant au marché des Bailles de fer, et que le dimanche stationnent, au sortir des messes, les groupes qui ensuite s'éparpillent du côté des estaminets. C'est là aussi, à la lucarne de l'hôtel qui forme l'angle, du côté de la cathédrale, hôtel actuellement affecté à la conservation des archives, qu'apparaît, aux jours de kermesse, le fameux *Op Signorken*, le bouffon malinois, dont l'origine et les aventures ont largement défrayé la curiosité des archéologues. Ajoutez qu'à un pas se dresse le *Schepenhuis*, un joli édifice d'une silhouette fine et garni de tourelles, où siégeait, en 1473, le grand Conseil, et qui sert aujourd'hui aux collections d'art de la ville; qu'à l'entrée de la rue de Beffe s'aperçoivent les élégants vestiges d'un palais commencé par Rombaut Kelderman, sur l'ordre de Charles-Quint, pour y loger le susdit Conseil; enfin, que les principales artères de la ville débouchent à chacun des coins du spacieux quadrilatère dessiné par la place. Au fond, les Halles, avec la lourdeur écrasée de leurs gros murs plats, ressemblent vaguement à une prison où achèverait de mourir la vieille gloire de Malines. Cependant, qu'un clair de lune enveloppe le tronçon de tour, écaille les ardoises du toit, glisse dans les niches vides, l'informe construction, noyée dans ces blancheurs, silhouette romantiquement et non sans fierté ses lignes déchiquetées dans la nue.

Le porche encadre une perspective de cour, bordée de constructions désespérément vulgaires; c'est le réceptacle d'une infinité d'objets disparates qui encombrant le pavé, comme en un chantier banal. Toutefois, si vous ne craignez d'escalader les tas de voliges et de plâtras, poussez droit au fond de cette cour misérable : vous ne tarderez pas à découvrir, sur la droite, un gracieux motif d'architecture, encastré dans la maçonnerie moderne et se rapportant au palais inachevé dont il a été question plus haut. La sensation est brusque, de voir s'ouvrir, parmi les grands murs nus, badigeonnés de jaune terreux et évoquant la pensée d'un hôpital de petite ville, un porche vraiment royal, développant dans l'ombre les fines échancrures de sa voûte coupée de nervures, avec des retombées garnies de culs-de-lampe historiés de sujets et écussonnés aux armes de la maison d'Autriche. Un escalier aux marches descellées colimaçonne dans l'épaisseur de la muraille et se perd, après une courte spirale, dans un appentis quelconque, étagé par-dessus la noble construction.

Traversez la place dans sa longueur : vous arriverez à une vieille boucherie publique installée au niveau de la rue. Aux ais trapus du plafond pendent des cages à claire-voie, des poulies, des balances, un enchevêtrement de cordes et de perches qui, dans la demi-obscurité brumeuse, s'emmêlent avec des complications bizarres. Quelquefois un coup de soleil, glissé par les baies latérales, accroche une pourpre vive aux grands quartiers de viande achevant de saigner aux crocs et détache sur les pénombres roussâtres

un tablier blanc de bouchère cognant à coups de hachette les billots élaboussés de rouge. Et tandis que l'on passe entre deux rangs de bêtes tuées, étalant leurs ventres ouverts, une odeur fade de charnier monte aux narines, des profondeurs sans air de la sombre halle. Là pullule un peuple de rats qui, la nuit, sort de ses retraites et fait la chasse aux dépouilles abandonnées sous les établis. Dehors, le long du mur extérieur, s'alignent des échoppes protégées par des auvents de bois : c'est la continuation de la boucherie, dans la clarté crue du plein air ruisselant sur les veaux roses et les vieux bœufs à chair lie de vin.

A de certains jours de la semaine, ce coin de la ville s'emplit des allées et venues des ménagères. Fraîches sous leurs bandeaux aplatis à la mode flamande, elles circulent, le seau de cuivre au bras, à travers les Bailles voisines, marchandant les fruits et les légumes, d'une voix chantante et aigre qui par moments tourne à la crécelle. Le type féminin n'a pas, à Malines, la solidité saine que nous trouverons au fond des Polders : la chair, pâle, souvent bouffie, prend, sous le capuchon qui l'hiver chaperonne la tête, une blancheur cireuse de cierge; mais les yeux, d'une teinte effacée et veule, où semble s'alanguir la vie, gardent, dans l'ovale irrégulier du visage, un air de songe. L'être humain participe ici de la déchéance qui a frappé la cité magnifique du passé, et, sommeillante comme elle, traîne la mélancolie d'un corps en qui le sang s'est ralenti.

Les Bailles forment, de suite après les bâtiments de la vieille boucherie, une place en forme de carré long, bordée de maisons modernes, çà et là coupées d'un pignon; au milieu, entre les deux allées parallèles qui constituent la rue proprement dite, s'espace une zone pavée, circonscrite par des chaînes en fer. C'est le marché. Par hautes pyramides s'entassent sur le sol les produits de la terre, avec une abondance de tons vigoureux et clairs, et les larges parapluies sous lesquels s'abritent les marchands ajoutent leurs taches vertes et rouges à cette opulence débandée de nature morte. Au fond de la place, émergeant des toits, la tour de l'ancienne maison des arbalétriers effile son aiguille pareille à la pointe d'un chapeau de pierrot.

Et maintenant que vous avez touché le cœur de la ville, éparpillez-vous : à droite, à gauche, des rues tortueuses s'enfoncent entre des rangs pressés de maisons, de styles souvent indécis, du milieu desquelles surgit par places une vieille façade en bois, demi-vermoulue, aux étages surplombants sous des toits en saillie. Les boiseries craquent sous le pied, la brique des murs intérieurs s'effrite, des lézardes fendillent la façade; mais l'ensemble est demeuré debout, semblable à une relique précieusement conservée. J'en ai vu de ces maisons, rapiécetées comme des habits de travail : des planchettes bouchaient partout les trous de l'armature, formant une chape de losanges et de carrés de bois par-dessus le bois de la façade; et des clous, en grand nombre, comme des points d'aiguille, maintenaient



Malines. — Grande Place et église Saint-Rombaud (voy. p. 131). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

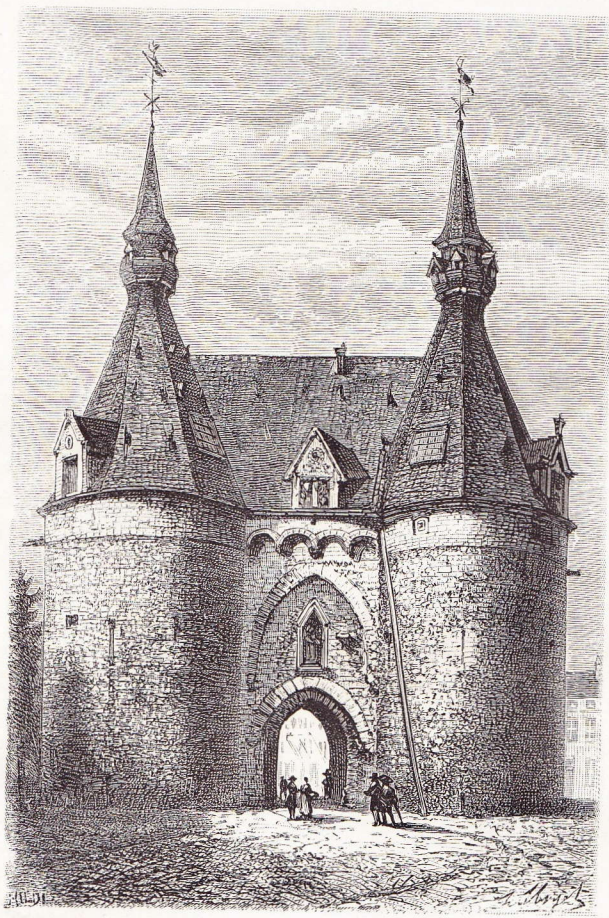
dans l'ordre les parties prêtes à se disloquer. Quelquefois la masure était surmontée d'un toit qui, au printemps, se change en jardin, sous le verdolement des floraisons sauvages et le pépiement des jeunes couvées.

Il en est, parmi ces vieilles demeures, qui ont mieux résisté au temps : on vous montrera, quai aux Avoines, un groupe de trois maisons épaulées l'une à l'autre et dont la capricieuse architecture est bien faite pour émerveiller les yeux (voy. p. 136). Celle du milieu, en pierre et en bois, superpose une série de petits étages séparés par des poutrelles horizontales ; chacun des étages à son tour se subdivise en un certain nombre de compartiments où s'intercalent les fenêtres quadrillées de vitres à meneaux de plomb. Trois cariatides satyriques se campent, au-dessus de la porte, en postures grimaçantes, d'où le nom de la maison : *Duyvelsgevel*, et d'autres figures sculptées, d'une tournure cynique et grotesque, s'accrochent aux angles de l'entablement par delà lequel s'aiguise le toit. A gauche, un pignon banal, d'une platitude qui ne s'accorde pas avec les élégances du reste du petit édifice, coiffe une construction formée de deux arcades superposées, l'une et l'autre festonnées de guirlandes et de rinceaux sous lesquels des hauts reliefs hardiment façonnés et bariolés de peinturlurages crus font bosser en modelés maf-flus un *Adam et Ève au paradis* faisant pendant à un *Adam et Ève chassés du paradis*. La troisième maison, celle qu'on désigne sous le nom d'*Hôtel de l'Enfant prodigue*, très ornementée à sa partie supérieure, masse ses oves, ses entrelacs et ses pilastres par-dessus les encorbellements d'un rez-de-chaussée agrémenté de figurines dans les tympans. Visiblement, l'enseigne et les sculptures se rapportaient à la destination intérieure ; les béatitudes d'Adam et Ève au paradis symbolisaient les joies grasses et l'accueillante hospitalité qui attendaient le passant de l'autre côté du mur, et, pareillement, les contorsions des trois satyres l'invitaient aux hilarités grossières.

Quai au Sel, vous verrez la maison du Saumon (*In den grooten Zalm*). On la reconnaît à l'énorme poisson d'or banderolé qui s'allonge au-dessus du seuil. L'habitation est fastueuse, d'une ordonnance régulière et riche qui trahit la renaissance italienne. De grands pilastres, sur lesquels pose la retombée des encorbellements, encadrent les hautes baies carrées des fenêtres, celles-ci au nombre de quatre à chaque étage, et des sculptures, des feuillages, des motifs variés occupent les surfaces planes, s'enroulent aux chapiteaux, ornent les angles et montent jusqu'à la corniche du faite. C'était dans cette délicieuse installation que siégeait la corporation des poissonniers.

Tout proche, une façade d'estaminet, avec cette enseigne : *In den Zegenraet*, étale son gothique flamboyant, fleuri de rinceaux à l'étage. Au rez-de-chaussée, l'entremêlement des coquilles aux feuillages semble greffer sur le travail primitif une décoration postérieure. Ici, du reste, comme dans les maisons du quai aux Avoines, la sculpture est employée pour distinguer l'habitation des autres. Deux figures, un guerrier casqué dont les moustaches décrivent une parabole hardie, et une femme, à demi nue, tenant l'un et l'autre une banderole, de chaque côté d'un cartouche, se silhouettent dans le tympan, au-dessus de la porte d'entrée.

L'intérêt du vieux Malines n'est pas circonscrit dans ces seules maisons : il faudrait en citer vingt



Porte de Bruxelles. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

autres. A peu de distance du palais de justice, merveilleusement restauré d'après les plans de l'ancien palais de la régente, avec ses grandes salles lambrissées de chêne, ses escaliers à rampes évidées, ses balcons en saillie sur la rue, ses tourelles en poirrière, ses fenêtres à croisillons fermées de serrureries compliquées, l'Académie de musique occupe les bâtiments du vieil hôtel Busleyden, une superposition de galeries découpées en arcades ogivales et reliées à un corps de logis, carrelé de briques rouges, dont le pignon s'étage en gradins. Quelquefois des souvenirs plus respectables encore s'offrent aux yeux : témoin la Porte de Bruxelles (*Overste Poort*), avec ses deux

tours ventruës et son bloc de lourdes maçonneries, dernier reste des fortifications de la ville au quatorzième siècle.

On est dépaycé, en sortant de ces contemplations, de rencontrer, dans de certaines rues, de longs murs percés d'une infinité de fenêtres hautes, sans rideaux, les carreaux dépolis, avec des saints en pierre peinturlurés dans des niches,

le tout plat et laid, avec un air morne de visages d'aveugles; aucun bruit ne sort de ces grandes demeures, livrées au recueillement et à l'étude. Par moments, la massive porte entr'ouvre un de ses vantaux, derrière lequel s'efface une silhouette sombre, sœur tourière ou frère portier dans une coiffe blanche ou une redingote traînante, et, pendant ce court instant, les yeux se sont projetés sur une échappée de cours et de jardins, à peine animés, aux heures de la promenade, par la flânerie lente d'un groupe d'hommes et de femmes. Ce sont les séminaires et les couvents. La solitude, qui est le caractère de Malines, se fait plus profonde encore dans ces parages, comme pour laisser toute leur ardeur aux méditations et à la prière; de temps en temps, une femme en grand manteau, le capuchon rabattu sur la tête, en qui la démarche ployée et le panier demi-couvert par des haillons font reconnaître une mendiante, allonge les doigts vers la tringle rouillée pendue à l'entrée; et le tintement sourd d'une cloche se prolonge,

comme hésitant, sous l'arceau des corridors. Quelques couvents ont des jours pour leurs distributions d'aumônes : les loqueteux, arrivés de tous les coins de la ville, se tiennent alors rangés près du seuil, le dos voûté, marmottant des patenôtres, sous le soleil plombant ou la bise coupante, jusqu'au moment où la porte, en s'ouvrant, laisse voir le chaudron fumant, duquel, à grandes cuillerées, les bonnes sœurs écopent le po-

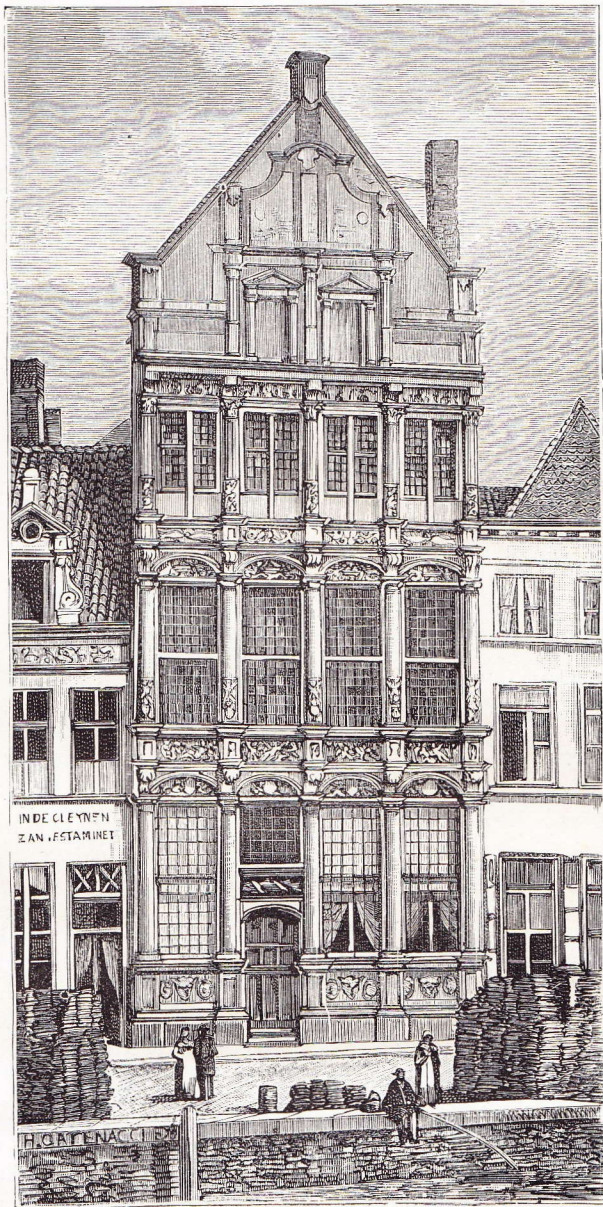
tage et les légumes; puis les maigres échines décroissent dans le lointain, les verrous grincent sur les battants refermés, et le quartier rentre dans son mutisme accoutumé. Par intervalles réguliers, cependant, l'heure sonne au campanile des chapelles, et ce rappel du temps, avec les occupations qu'il amène, fait conjecturer que, derrière les hautes fenêtres obscures,

des vivants comme nous connaissent le partage mesuré des soirs et des matins.

La physionomie de la cité s'accommode bien, du reste, de ce fond d'ombre monacale; il semble, aux heures crépusculaires, qu'un bourdonnement pieux traîne le long des maisons religieuses, et l'oreille croit discerner les rythmes prolongés des cantiques. Ce n'est point toujours une illusion. Je me souviens d'une claire nuit d'hiver où, attardé par les rues mortes, sous le blémissement des réverbères, j'entendis s'élever dans l'air un concert de voix à l'unisson; elles s'échappaient, voilées et profondes, d'une vaste construction dont je voyais, dans la perspective, flamber les longues fenêtres; l'éloignement leur prêtait les sourdines d'un chant qui serait descendu du ciel. A mes pieds clapotait une eau noire, qui, sous les murs du couvent, s'allumait de paillettes sanglantes; et j'écoutai longtemps, appuyé sur la rampe du pont; puis les voix cessèrent de se faire entendre, et les lumières s'éteignirent une à une.

Dans les rues, de pâles

figures, coiffées du blanc béguin empesé, dont les ailes retombent sur les épaules couvertes d'une étoffe grossière, glissent furtivement à ras des maisons, dans un bruit de chapelets entre-choqués; la claustration a flétri sur leurs joues les roses de la vie; elles marchent d'un pas rapide, se prenant les jambes dans leurs robes tombant à plis droits; et d'autres figures en soutanes, celles-là prêtres ou lévites, les croisent

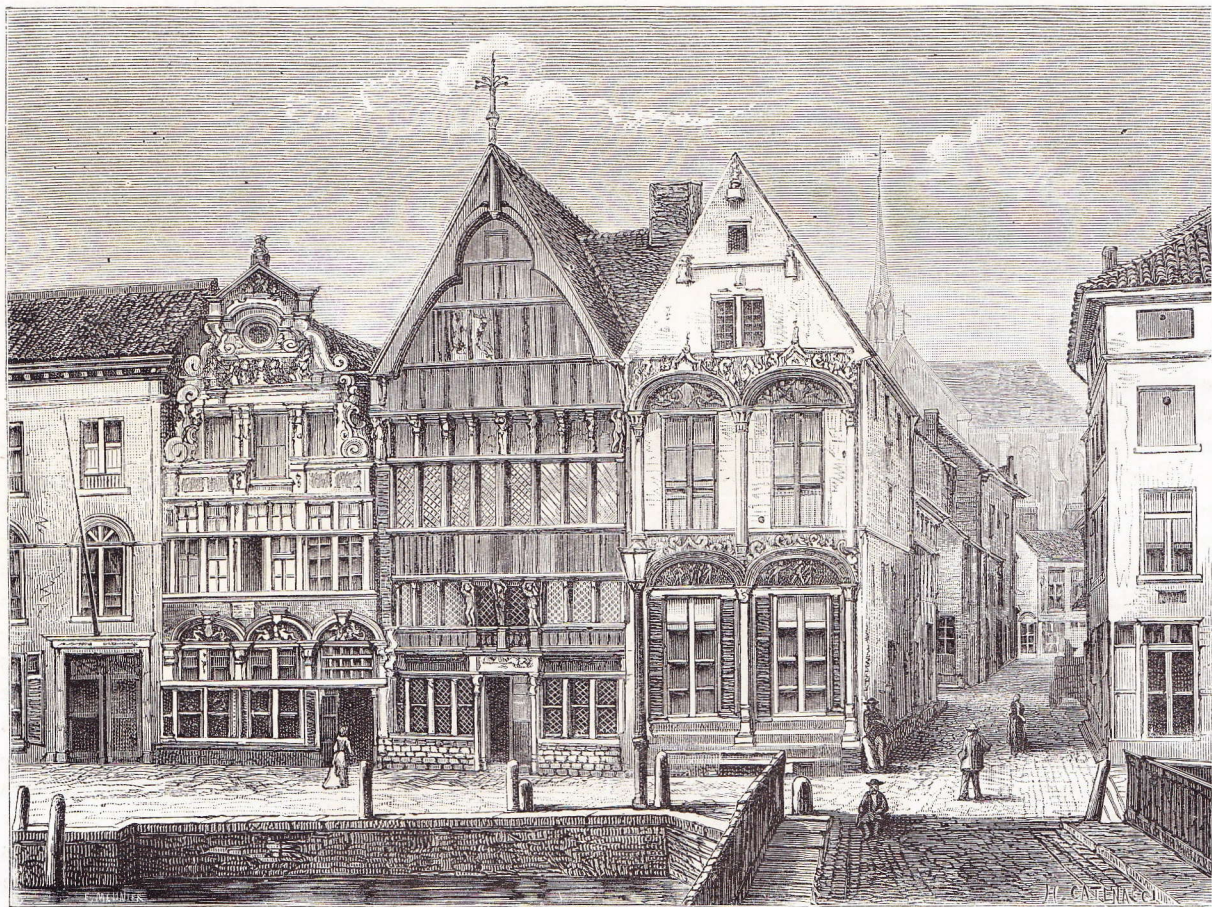


Malines. — Maison du Saumon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

en chemin, échantent avec elles un rapide salut. C'est tout un peuple dans Malines; et cette vie, mystérieuse, occulte, pourtant active, avec ses pratiques de piété, ses visites de couvent à couvent, ses manières silencieuses, ses allées et venues employées par le haut clergé pour le salut de la religion, déborde sur la vie assoupie des marchands et des bourgeois.

Chacun, en cette fourmilière, a son but et sa mission; la nonette qui trotte à pas pressés, les mains passées dans les manches de sa robe, qui disparaît un instant, çà et là, sous le porche d'une église, et, après avoir trempé le bout de ses doigts dans le bénitier

empli à pleins bords, se prosterne sous la lampe allumée du sanctuaire, est un instrument, aussi bien que la grosse sœur, chargée de graisse, qu'on voit là-bas s'essouffler, un panier sous le bras; les unes quémangent pour leur maison, les autres sont employées à titre de messagères; toutes, comme une vaste milice régulière rompue à la discipline, travaillent en vue d'une politique commune dont le secret leur échappe. Une volée de jeunes séminaristes se mêle à cette circulation incessante, quelquefois fringants, avec des airs gais de moineaux échappés à la cage, le tricorné bien planté sur la tête, les soutanes

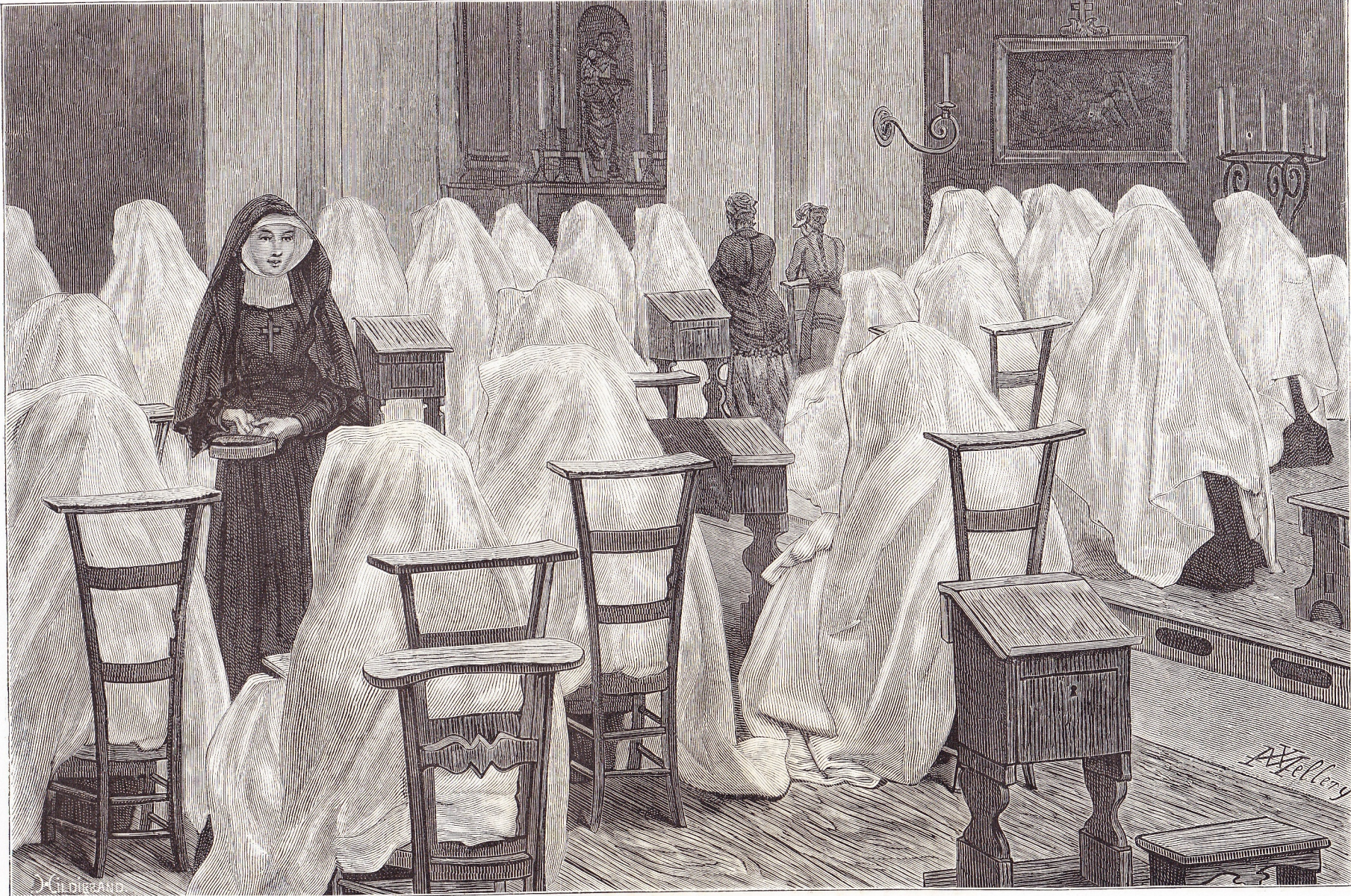


Malines. — Maison du Diable (voy. p. 134). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

bruissantes et agitées, d'autres fois gauches, la démarche embarrassée par les plis lourds du drap, et baissant avec humilité des visages étonnés, rougis-sants.

Malines, je l'ai dit au début, est le principal foyer du catholicisme en Belgique; non loin de l'église Saint-Jean s'élève, au milieu d'une place déserte, le palais archiépiscopal, dans une pompe monotone et froide; là veille une pensée souveraine qui se communique hiérarchiquement à tout le reste du pays. Quelquefois, dans les grands jardins qui s'étendent par delà les cours et longent un des bras de la Dyle, un personnage en camail violet se meut avec len-

teur, laissant paraître sur ses traits fatigués des soucis obsédants; et tandis que le murmure de l'eau glissant le long des murailles accompagne ses graves songeries, ses yeux, par moments, se portent vers le pignon dentelé de la vieille maison de l'Écoutète, faisant presque face aux arbres du parc et portant fièrement, au haut de son toit capuchonné de lucarnes, une élégante tour octogonale en briques rouges rejointoyées de blanc. Peut-être l'antique demeure lui parle-t-elle d'un passé plus propice aux intérêts de cette religion dont il est une des colonnes; et le regret de la ferveur disparue se mêle alors à ses autres pensées. Pour nous, détaché de ces solennelles préoccupations, nous re-



Service divin au Béguinage de Malines voy. p. 140). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

gardions, du pont jeté en travers du délicieux canal, se dessiner dans l'enfilade l'élégant profil du petit édifice, sa façade plongeant dans l'eau et percée à sa base d'une porte à laquelle, autrefois, devait s'amarrer une barque, sa tourelle effilée surgissant parmi les lucarnes et les cheminées de sa toiture découpée en gradins, et nous nous laissons aller à une délectation d'artiste.

L'endroit est facile à reconnaître : à peine avez-vous quitté l'étroit boyau qui traverse le pâté de maisons établi à la gauche de l'église Saint-Jean et porte le nom bizarre de Klapgat (trou aux paroles), que le pont vous offre sa ravissante perspective ; c'est une diversion heureuse au coin maussade que vous venez de traverser et où vous est apparu dans un angle humide, sous un treillis de fer rouillé, un jardin des Olives en pierres grossièrement taillées, le Christ au fond, debout, avec un geste gauche, parmi les apôtres couchés, dans de raides postures, sur des rocaillies, et le tout peinturluré de vilaine peinture à demi effacée par les pluies. L'ombre des maisons voisines noie cette méchante sculpture qui, à distance, impressionne comme une illusion d'humanité farouche, avec des apparences vagues de chair souffrante et mortifiée, exposée aux regards des passants.

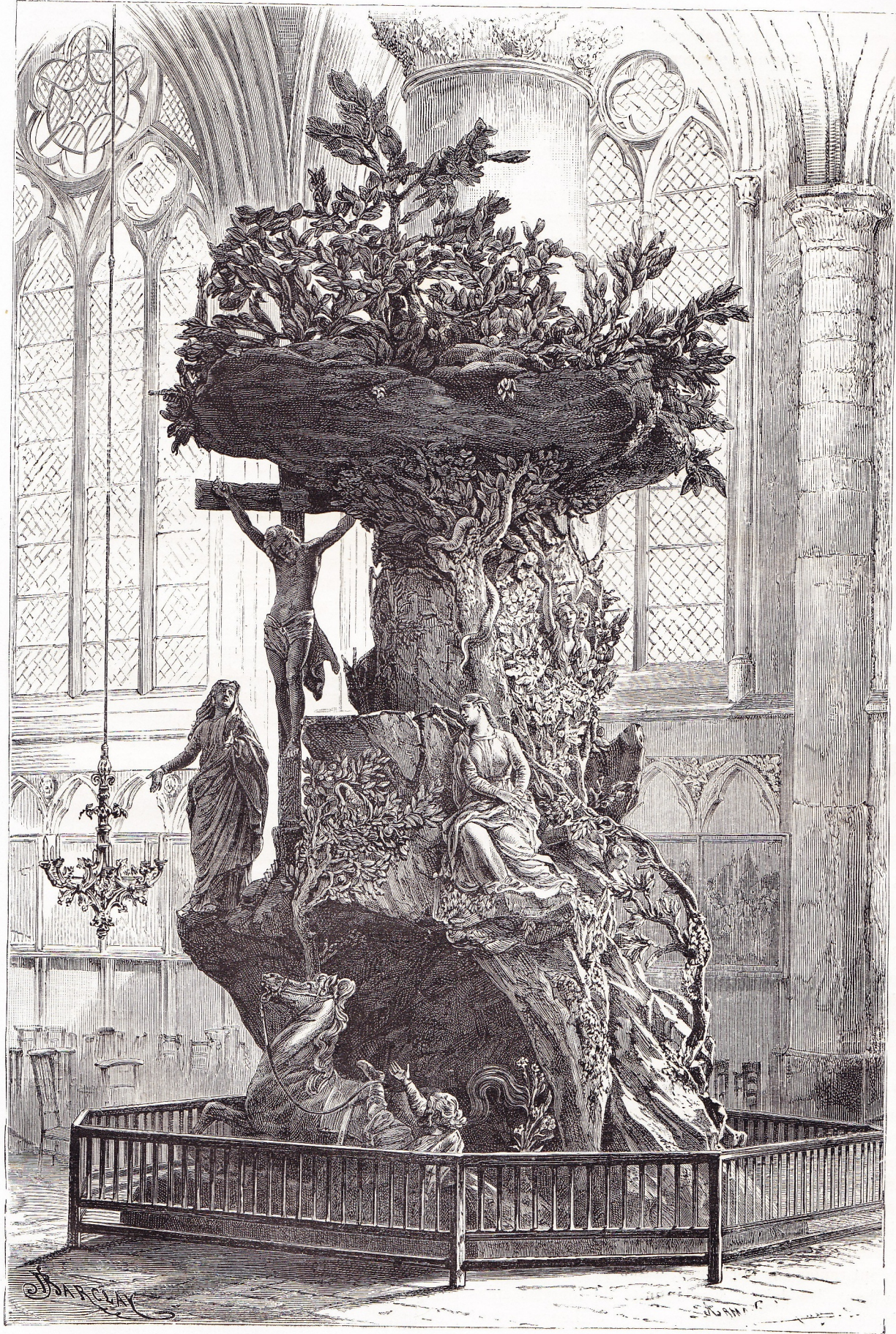
A mesure que vous vous enfoncez dans la ville, les échappées se multiplient ; quantité de rues sont coupées par les entre-croisements des canaux et ménagent des percées sur des enfilades de vieux murs, d'escaliers descendant à l'eau, de pignons déjetés, de contreforts étayant de vieilles façades ruinées, de petites cages en surplomb, pendues comme des hottes au flanc des maisons, de maçonneries lézardées, dont la marée, en se retirant, laisse à découvert les fondements moisissés, envasés, garnis de mousses, tandis que plus haut, l'humidité, comme une lèpre, ronge la brique, pourrit les bois, de proche en proche étend de grandes taches vertes qui vont gagnant jusqu'au toit. Le spectacle est charmant et mélancolique : derrière ces murs corrodés, on devine de pauvres existences étouffées, des âmes à l'étroit, le rêve d'une condition meilleure et qui reste à l'état d'illusion décevante, puis encore des industries mortes, le travail solitaire aboutissant à un salaire insuffisant, et, par-dessus tout, la tristesse d'une vie murée, engourdie, pesant sur les épaules du poids d'une lente agonie. Par moments, une tête de jeune fille apparaît à une fenêtre, et, l'on ne sait pourquoi, on pense alors aux vierges de Memling dans leurs cadres en bois ornementé. Si peu que la vision ait duré, le tableau s'est animé d'un rayon de vie ; le gargouillis des gouttières dans les eaux du canal devient presque un bruit joyeux ; et des idées de vie naïve, de cœurs simples et constants dans le devoir, succèdent aux impressions désolées du premier instant.

Cependant elles reviennent bientôt après ; les gaietés de la vie semblent une anomalie parmi ce délabrement de vieilles choses ; et c'est à peine si le pré-

sent parvient à se frayer une place au soleil, dans la survivance universelle du passé. Frustes, effritées, rongées du faite à la base, les petites maisons aux briques écorchées et saignantes ont l'air d'abriter un peuple de momies ; seul, un bruit de vaisselles remuées sort de là, au temps des repas, et pour un moment les recoins mystérieux de la ville connaissent alors un peu d'animation.

Le silence et la solitude vont s'accroissant encore du côté du Béguinage, un vieux quartier perdu aux limites de Malines, où s'alignent, dans un réseau de rues étroites, de petites maisons basses, servant d'habitations à une population féminine, vivant en commun dans un état demi-religieux demi-laïque et pratiquant ensemble la règle de Sainte-Beggue. Nous avons déjà vu une institution semblable à Louvain ; c'est ici, comme là, un refuge pour les ennuis et les douleurs de la vie. Moyennant une certaine somme, on entre au Béguinage, c'est-à-dire qu'on y prend possession d'un logis, où l'on est quelquefois trois ou quatre, chaque béguine réglant d'ailleurs sa vie comme elle l'entend, avec la faculté de sortir quand elle veut. La journée se partage entre les occupations du ménage, les offices qu'elles vont entendre à la chapelle voisine et les courses à la ville, chez les pauvresses et les connaissances. Cela leur fait une existence monotone, sans surprises pour les sens et le cœur, et dont la dévotion forme le fond, mais qui s'accommode d'un certain bien-être, particulièrement du côté de la table ; chaque jour amène la répétition des mêmes besognes aux mêmes heures, et elles vieillissent ainsi, ayant de longues années souvent prié, mangé, somméillé, dans une quiétude grasse, sans presque soupçonner l'existence du monde à leurs portes.

Je sentis surtout la mélancolie de leur condition un jour que, m'étant mis à la recherche de la *kloosterine*, sacristaine, c'est le nom que porte celle d'entre elles qui garde les clefs de l'église du Béguinage, je vis apparaître, à l'aigre tintement de mon coup de sonnette, une grande fille pâle, la poitrine large et le corps robustement charpenté, qui, sans rien dire et s'étant seulement inclinée, me précéda par la rue, puis, ayant ouvert la porte d'entrée, s'effaça pour me laisser passer. Tandis que je pénétrais dans la nef, regardant s'allumer sous le jour des fenêtres les marbres et les ors des autels, elle demeurait agenouillée près du seuil, son trousseau de clefs dans ses mains jointes, et sa forte silhouette se découpait sur les boiseries du fond. L'église, de ce style surchargé qu'on a appelé le style jésuite et qui caractérise la renaissance flamande du dix-septième siècle, renferme quelques particularités intéressantes ; des tableaux, noircis par l'encens et l'humidité, rappellent la manière de Jean de Maubeuge, de Crayer et de Quellin ; et un grand sarcophage de cuivre, où repose, dit-on, le corps de saint Damien, reluit derrière de grandes vitres, dans la nef de gauche. Je remarquai que le chœur était occupé par des rangées parallèles de sièges uniformes, à dos-



La chaire de Saint-Rombaud (voy. p. 141-142). — Dessin de Barelay, d'après une photographie,

sier bas, en forme de petite armoire, et qu'à chaque siège correspondait un tabouret : c'est l'emplacement réservé aux béguines ; chacune d'elles a son prie-dieu, et elles ont coutume de serrer dans la petite armoire les voiles dont elles s'entourent la tête à de certains jours de l'année. La belle fille me donna ces renseignements d'une voix brève et sourde, comme si elle fût sortie à regret de son mutisme habituel, et ses lèvres remuaient à peine dans son beau visage immobile. Quand je m'en allai, elle se rangea de nouveau contre le mur, après avoir trempé ses doigts dans le bénitier, et je mis dans sa main une légère offrande. Son grand corps disparut dans la ruelle ; je pensai à l'inutilité des jours pour cet être bien organisé et qui ne transmettrait à personne sa vie active et pleine autrefois, aujourd'hui morne et délabrée.

Comme me l'avait dit la *kloesterine*, les filles de Sainte-Beggue ont, en effet, des jours de pieuses solennités où elles se parent de grands voiles blancs, par-dessus leurs coiffes habituelles (voy. p. 137) ; et ces voiles, épais, massifs, cassés à grands plis raides, descendent jusqu'à terre, en cachant leurs visages. Par longues files immobiles, où d'imperceptibles ondulations indiquent seules la vie, elles demeurent en prière, dans de rigides postures qui les rendent pareilles à des statues de pierre. Il semble alors qu'elles rêvent de s'anéantir dans leur ferveur, et les grands linges, comme des linceuls, moulent leurs épaules à angles brusques, qui ont la rigidité de la mort. Autour d'elles cependant la fumée des cassolettes roule ses flocons bleuâtres, et de rouges reflets de cierges par moments oscillent sur leurs pâles silhouettes, comme un peu de sang qui leur remonterait du cœur. L'office terminé, elles reploient leurs voiles et regagnent leurs petites demeures humides, dans ces ruelles aux noms caractéristiques, la *ruelle des Huit-Béatitudes*, la *ruelle des Douze-Apôtres*, le *Cromme Straet*, etc.

Au Béguinage, chaque maison porte un nom de sainte ou de saint, et quelquefois une petite figure sculptée se détache au fond d'une niche, par-dessus la porte d'entrée, presque toujours garnie d'un guichet grillé où apparaît, au coup de sonnette, une tête coiffée du béguin traditionnel. Cependant le quartier n'est pas exclusivement habité par des béguines : des ménages tranquilles ont élu domicile parmi elles ; et j'eus un jour l'occasion d'assister, dans un froid rez-de-chaussée de la rue des Huit-Béatitudes, au patient travail d'une dentellière. L'endroit était triste ; une lumière pauvre glissait par la fenêtre contre laquelle était assise l'ouvrière ; c'était une femme de quarante ans environ, jaune, mince et silencieuse, dont les grandes mains sèches, bien que raidies par le froid, dans cette chambre sans feu au début de l'hiver, maniaient les fuseaux chargés de fil avec une dextérité merveilleuse, les prenant, les quittant, les mêlant, les faisant rouler sur le carreau, d'une poussée régulière du bout des doigts. Une infinité de longues épingles en cuivre recouvrait l'appareil ; à chaque instant

elle en déplaçait une, puis ressaisissait ses fuseaux, et le lin, en s'entre-croisant, dessinait des arabesques, des fleurs, des étoiles, des rosaces, comme le caprice du givre sur une vitre. A la partie antérieure du carreau était fixé le modèle, et j'admira avec quelle rapidité se réalisaient, sans défaillances ni reprises, les multiples combinaisons d'un dessin touffu et fin comme une trame arachnéenne. Pendant qu'accroupie sur sa tâche, le dos voûté et les yeux fixés sur ses épingles, la dentellière entremêlait ses fils, l'ombre d'un passant s'étendait par moments sur ses longues mains pâles, et un bruit de talons décroissant dans la ruelle se mêlait au cliquetis des fuseaux.

La splendeur ancienne de l'art charmant, qui fut l'une des gloires malinoises, aboutit aujourd'hui à ce travail solitaire d'un groupe clairsemé de vieilles femmes continuant à faire, dans les recoins perdus de la ville, les délicates besognes sur lesquelles ont pâli leurs aïeules : elles vivent pauvrement dans des intérieurs humbles et délabrés, gagnant à grand-peine, à ce labeur dont l'objet va parer les reines du monde, l'alimentation de leur triste existence. Les journées entières et souvent les nuits qu'elles passent à exécuter les tableaux, légers comme les brouillards lamés d'argent que septembre fait danser entre les arbres, leur sont payées par les marchands à des prix qui n'atteignent pas même la rémunération des plus grossiers travaux.

Cependant, de leurs pauvres vieilles mains raidies s'échappent incessamment les éblouissants caprices qui, aux clartés des candélabres, font ressortir les belles épaules satinées ; et, silencieuses comme les béguines dont elles ont la vie recueillie, elles accomplissent dans l'ombre leur rôle de filandières, sans envier les gloires de ce monde pour lequel elles travaillent.

Les églises. — Saint-Rombaud. — La chaire de vérité et le Christ en croix, de Van Dyck. — La Pêche miraculeuse et l'Adoration des mages, de Rubens. — Saint-Jean. — Notre-Dame.

Entrez un matin de dimanche à Saint-Rombaud : jusque sous les porches la foule se presse, attentive au geste de l'officiant, les épaules ployées, les têtes oscillant avec lenteur dans l'immense vaisseau où résonnent les orgues ; et vers les voûtes montent les fumées violettes de l'encens, voilant l'or des tabernacles. Cependant les cassolettes ont beau exhaler leurs tourbillons : dans la brume ondulante s'aperçoit la pompe du catholicisme flamand ; et les chasubles, les ostensoirs, les autels, les verrières s'allument de rutillements, dans une flambee sombre qui transforme le chœur en un étincellement de dorures et de pierres. Les mains égrenent les chapelets ou font tourner les feuilletés des livres d'heures, tandis que les yeux, haussés vers la théorie lumineuse des prêtres déployée entre les colonnes de marbre, plongent avec une curiosité vague dans les orbes flamboyants que tracent en évoluant leurs dalmatiques surchargées de broderies.

Dans la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux scintillent le cuivre et l'argent, en traînées de flammes ailées qui montent dans l'air, voltigent autour des statues dorées, ardent au fond des pénombres bleues; et les encensoirs braséent, les buires luisent, les fermoirs des livres sacrés rayonnent, les grands christes d'ivoire se tachent de pourpres sanglantes. Len-

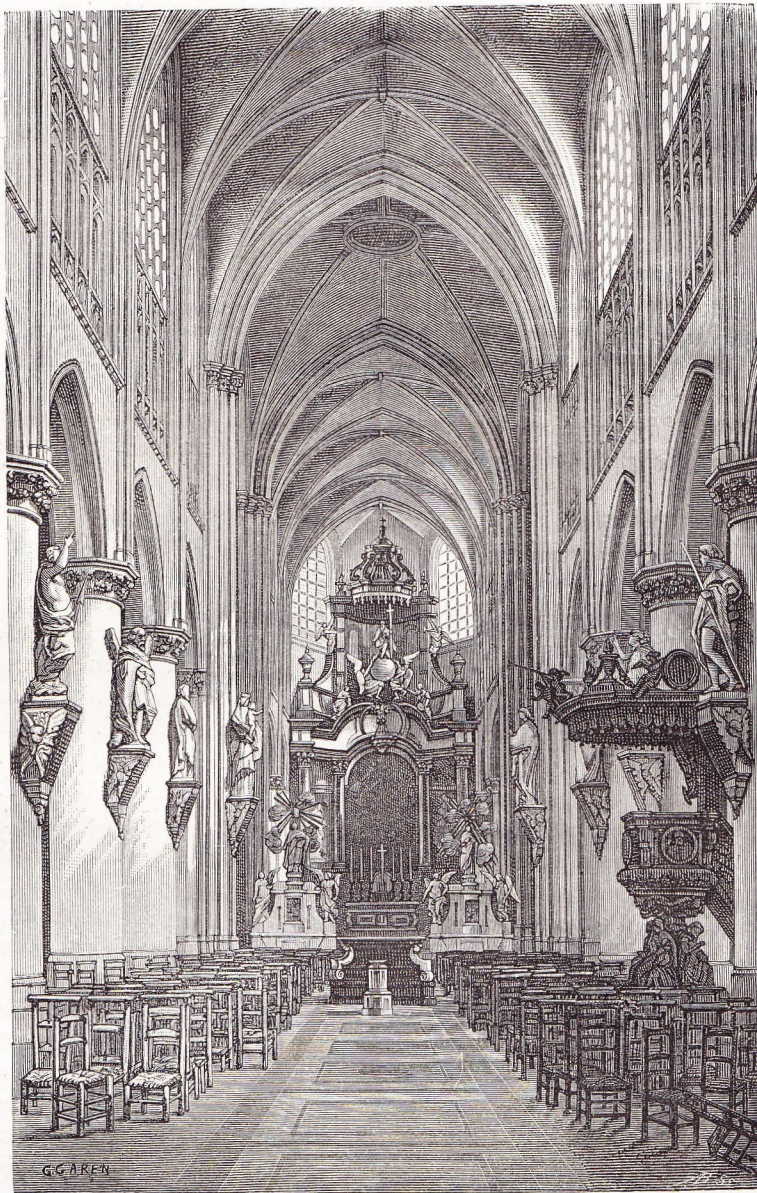
tement, la main du suisse fait glisser sur leur tringle les rideaux verts qui masquent dans le transept septentrional le *Christ en croix* d'Antoine Van Dyck : alors la pierre à son tour se revêt de gloire, l'agonie de l'Homme-Dieu, magnifié par le pinceau d'un magicien, se transfigure en apothéose, et, pareilles à des gemmes, les larmes de la mère des Douleurs ruissellent en longs ruisseaux que des chérubins recueillent dans des calices d'or. Une magie s'opère réellement, aux heures solennelles des offices. Le rouge tremblement des torchères prête dans ces moments une vie surnaturelle à tout l'édifice : du haut de leurs consoles contournées en rocaille, les douze apôtres

de la grande nef font de grands gestes vagues sur lesquels se rythme la nuée de saints, d'évêques, de martyrs, de donateurs, pendue aux colonnes, accrochée aux niches, arc-boutée aux chapiteaux; les figures des confessionnaux, à leur tour, agitent leurs mains dans un mouvement lent de bénédiction; le cheval de saint Norbert, abattu aux côtés du converti, sur le rocher que domine la chaire de vérité, tend les mus-

cles de son poitrail, comme s'il allait se relever; et, au sommet de la corniche en marbre noir qui domine les blanches colonnes du grand autel, un saint Rombaud de quatre mètres de hauteur élève par-dessus la foule inclinée la croix dont le vacillement des cierges prolonge l'ombre jusqu'aux voûtes.

Comme un musée graduellement accru par des do-

nations incessantes, l'église métropolitaine abonde en richesses de toute sorte. Bâtie en l'an 960, si l'on en croit les chroniques de Malines, considérablement agrandie aux treizième et quatorzième siècles, ruinée en partie en 1342 par un incendie terrible, puis reconstruite cent ans plus tard, avec son chœur actuel, sa grande nef appuyée sur des piliers cylindriques et son énorme tour, conception de Wauthier Coolman, elle étale à profusion les chapelles, les portails, les sarcophages, les confessionnaux, les statues de saints et de saintes, les tableaux, les verrières, les retables, les triptyques, les tabernacles, les stalles, les bancs de communion, les carrels, les écussons, une abondance



Intérieur de Notre-Dame (voy. p. 142). — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

de marbres et de métaux, une magnificence de surfaces taillées, ciselées, dentelées, festonnées, à l'imitation de la vie. La chaire à prêcher, notamment, est une merveille (voy. p. 139) : elle fut achevée en 1723, d'après les plans de Michel Vervoort, d'Anvers; on y voit au premier plan saint Norbert frappé par la foudre, près d'un cheval abattu, les crins envolés, les naseaux frémissants, et grand comme nature; à droite

de la tribune, entre la Vierge et saint Jean, Jésus crucifié est pleuré par une grande figure assise, représentant l'Humanité; à gauche, Adam se laisse tenter par Ève qui lui offre la pomme; et tout en haut, s'épanouissant dans l'abat-voix en forme de nuée, un grand pommier étend ses frondaisons. Le banc de communion qui forme la chapelle consacrée à Arnold de Jellaer, fondateur de douze bénéfices au chapitre, n'est pas moins étonnant; le sculpteur, Arnold Quellin, l'avait conçu, en 1678, pour le monastère de Leliendael, d'où provient également la chaire de vérité; c'est une complication touffue d'arabesques, de feuillages, d'emblèmes religieux et de figurines sculptées dans le bois, avec un sujet principal, montrant un religieux norbertin et une religieuse norbertine prosternés devant l'ostensoir.

Mais par-dessus tout rayonne l'œuvre de Van Dyck, dans sa beauté vigoureuse et tendre, avec son Christ livide pleuré par la Vierge et saint Jean, ses larrons tordus et grimaçants, son bourreau demi-nu et le soldat attendri qui, raide sur son cheval, contemple la scène. L'ordonnance en est pathétique et naturelle, et la scène se déploie dans une lumière pâle qui des personnages principaux glisse vers les fonds, y détache les visages agités d'une foule.

Cependant, si haut qu'il mette le nom du maître, le tableau pâlit devant les merveilleuses peintures de Rubens que possèdent Saint-Jean et Notre-Dame. On subissait le charme d'un jour lunaire, tamisé, répandu par l'air comme un brouillard, et brusquement la brume crève sur les éblouissements du plein soleil, comme un jet de lumière emparadisée.

A Notre-Dame (voy. p. 141), vous verrez la *Pêche miraculeuse*, à Saint-Jean, l'*Adoration des mages*, et toutes deux ont la beauté accomplie qui fait les œuvres éternelles. Ce sont des morceaux de peinture radieuse, échappés au grand peintre dans des heures de bravoure; la pleine maturité avait sonné pour lui quand il les termina l'une et l'autre, et elles sont comme l'apogée de sa maîtrise. Dans chacune d'elles, l'effet varie autant que les figures et que le sentiment général; l'*Adoration* ressemble à un bouquet de fleurs sombrement rutilantes, la *Pêche* à une scintillation de gemmes dans un ruissellement de clarté; mais si différentes, une chose les apparente : le jet magnifique de la vie. Elle circule à pleins bords dans l'air salin de la *Pêche*, dans sa grande mer bleue, dans ses rudes pêcheurs tannés par le hâle; elle circule non moins dans les gaietés tumultueuses de l'*Adoration*; si celle-ci fait penser au train des kermesses, avec sa bousculade de personnages égayés et béats, l'autre évoque la sensation d'une grande œuvre accomplie sans violence. Sur la première les flambeaux projettent des reflets vacillants, qui, dans la pénombre, allument les pourpres, les ors, une pompe de fête; la haute flamme du midi pose sur l'autre, dans la nudité sévère d'un paysage grandiose. Et tandis qu'on croit ouïr là-bas les flûtes et les violons, accordés sur des rythmes pressés, le mu-

gisement sourd des flots se prolonge ici avec lenteur.

Ce fut pour la corporation des poissonniers de Malines que Rubens exécuta le tableau de Notre-Dame. En ce temps, on associait l'art à toutes les idées de munificence, et de simples marchands ne trouvaient pas de plus bel emploi de leur argent que l'acquisition d'un ouvrage de peinture. Le maître, en représentant le miracle qui lui était demandé, songea sans doute à glorifier la puissance infinie des eaux : la *Pêche*, en effet, évoque l'idée des forces secrètes et des genèses inépuisables que l'Océan cèle en lui; les filets regorgeant de marée y disent le laboratoire perpétuellement en travail de la création sous-marine, la fermentation active des éléments propres à constituer la vie, l'animalité éternellement jaillissante des abîmes. C'est le miracle permanent des flots que chante la couleur avec la gaieté de ses notes claires et frémisantes, semées par l'air comme les gouttes d'une pluie de clartés. Elle s'abat sur la mer, les hommes, l'amas scintillant des poissons, du haut d'un ciel divinement pâle; et les vagues se confondent à la nue, dans les fluides flottants, dorés, d'une atmosphère d'après-midi. Des hommes rudes, à face boucanée, les muscles en saillie sur des membres bien d'aplomb, se meuvent dans ce cadre éclatant; une silhouette les domine, altière et douce : c'est le Christ; et la noblesse de son attitude tranche sur la virilité bourrue du groupe, comme la marque de sa divine origine. On se souvient, à regarder les apôtres, des robustes et durs marins des ports : ils ont de ceux-ci les mouvements rythmés et forts, les larges torses noueux et les pieds carrément plantés sur le sol. Le maître les entrevit sûrement à travers les fumées des tavernes anversoises. Au contraire, la belle tête de l'Homme-Dieu signale un de ces efforts par lesquels le réalisme de l'école savait s'élever à l'intuition d'une humanité supérieure; Jésus ne cesse point d'appartenir à la race mortelle, et pourtant une vie plus haute se lit sur son front, comme un reste des gloires célestes : il marche dans une apothéose, et son talon semble fouler les degrés d'un escalier qui mènerait aux étoiles.

L'*Adoration des mages*, d'autre part, a la clarté et la grâce d'une vision. Quand, au fond de la vieille église de Saint-Jean, dans les ors et les marbres du maître-autel surmonté des statues de Dieu le père, Dieu le fils et Dieu le Saint-Esprit, assises sur un nuage parmi les chérubins, se découvre, au mouvement du sacristain tirant les rideaux, la merveilleuse peinture éblouissante comme un jardin dans la lumière de juin, on croit assister à l'ouverture des portes du paradis flamand. A gauche, apparaît la Vierge, et de ses yeux noyés, placides, chargés de langueurs maternelles, descend un sourire qui tombe sur la foule, autour de l'enfant divin. Ce sourire est captivant : il est en quelque manière le point central du tableau; c'est le bonheur dans son expression la plus haute. Cependant, des splendeurs de costume et d'accessoires flamboient dans la pénombre, aux poussées de ce

peuple qui s'entasse et veut avoir sa part de la fête, sur les pas des rois mages drapés d'étoffes chatoyantes et pieusement accroupis dans des postures d'adoration; les soies, les broderies, les aciers sont moins scintillants toutefois que les regards, vrais brasiers où s'attise un feu d'amour à la fois humain et religieux, humble et hardi, d'une dévotion soumise qui s'alterne avec des allégresses de paternité; et cette scène d'étable, voisine des bœufs mugissants, tout à coup se transforme en magnificences royales, dans un train de palais dont la paille gisante à terre serait le tapis tissé d'or et de laines précieuses. Un ruissellement de

notes tendres, éteintes, apalies, forme l'atmosphère de la toile, s'accorde aux blancheurs lactées de la Vierge et du bambino, s'abat sur les graves harmonies du clair-obscur, avec je ne sais quoi des soupirs, des haleines tièdes, des oraisons tendres d'hommes soudainement amollis par la contemplation de l'enfant frais comme une rose. Même sous le noir de fumée, qui petit à petit a encrassé la peinture exposée à l'action constante des encensoirs, le célèbre tableau a gardé sa belle jeunesse éblouissante; une musique séraphique semble sortir de ses profondeurs, accompagnant le respectueux murmure des rois; et il est comme une messe à grand



La Pêche miraculeuse, par Rubens. — Dessin de P. Sellier, d'après la gravure de Bolswert (Bibl. nat.).

orchestre par laquelle le peintre aurait voulu glorifier la naissance du Sauveur, entremêlant aux basses solennelles, aux accords appuyés des fonds, comme aux grandes voix des orgues, le chant ailé, le joyeux épithalame des tons assoupis, chatoyants et nacrés.

Le génie de Rubens contient la vie tout entière; l'horreur tragique s'y confronte avec la grâce la plus riante; les ailes blanches y frémissent sous un vol de visions funèbres; le jour s'y confond aux lourds crépuscules; et tantôt c'est Ezéchiel, Dante et Shakespeare, tantôt Virgile, Anacréon et Théocrite.

A peine a-t-il fini de faire fleurir les tendresses et les sourires de l'Adoration qu'il trempe ses pin-

ceaux dans du sang fumant. L'un des volets qui accompagnent le panneau central représente la *Décolation de saint Jean* : le corps est couché à terre, comme celui d'une bête; à un pas, la tête, martyrisée, a roulé, et des carotides s'échappe un fleuve rouge, bouillonnant. Ainsi, un morceau de boucherie effroyable fait antithèse à la fête radieuse de la maternité : la mort contraste avec la vie. L'autre volet nous montre saint Jean dans les gloires et les ignominies du supplice; la chaudière bout, léchée par les flammes, sous le corps du martyr que des bourreaux tiennent assis. Un fond d'apothéose, cette fois, encadre les affres de l'agonie; là-haut, dans les nuées apparaissent des

anges blonds, balançant des palmes; et convulsé, blême, les yeux à demi sortis de la tête, mais heureux, serein, souriant, Jean les contemple, comme la promesse des félicités futures. L'allégresse sacrée de mourir pour sa conscience rayonne ici plus haut que la douleur et l'épouvante; le corps du saint lui-même, éclatant de jeunesse lumineuse et rosée, a déjà comme le reflet du paradis; et tandis que les tourmenteurs, froids comme s'ils assistaient à une opération insignifiante, activent sans hâte les souffrances suprêmes, la chair, rôtie, saignante, ouverte, glorifie inépuisablement le Dieu triomphant.

Ce sont les volets intérieurs. Au revers se voient *Saint Jean à Pathmos* et le *Baptême du Christ*. L'apôtre est assis, les bras dressés dans un beau geste tandis que l'aigle plane sur lui; le Christ, lui, debout, reçoit l'eau lustrale qui ruisselle sur ses membres.

Tel est, dans son ensemble, ce beau monument de peinture. On sait que Rubens l'acheva rapidement. Commandé le 27 décembre 1616 par l'administration paroissiale de Saint-Jean, le tableau et ses vantaux furent installés en septembre 1617 : le maître, il est vrai, se rendit à plusieurs reprises à Malines par la suite pour donner les dernières retouches et sans doute pour accorder les tons du tableau à la destination qu'il avait reçue; personne plus que lui n'avait le souci des harmonies décoratives. Mais moins d'un an avait suffi pour jeter tout pantelant sur la toile, dans sa grâce et son horreur, le sujet compliqué où le sang du martyr et le lait de la femme aident l'un et l'autre à magnifier le fils de l'homme.

C'est au fond d'une vieille église délabrée, aux toits moussus, aux pierres effritées que repose le chef-d'œuvre : rien en dehors n'annonce la gloire de cette possession magnifique; mais, quand on a pénétré dans le temple, la sévérité des nefs, l'abondance des

sculptures et des tableaux, la belle enfilade d'ogives qui se trouve à la gauche du maître-autel prédisposent favorablement à la contemplation de l'œuvre triomphante.

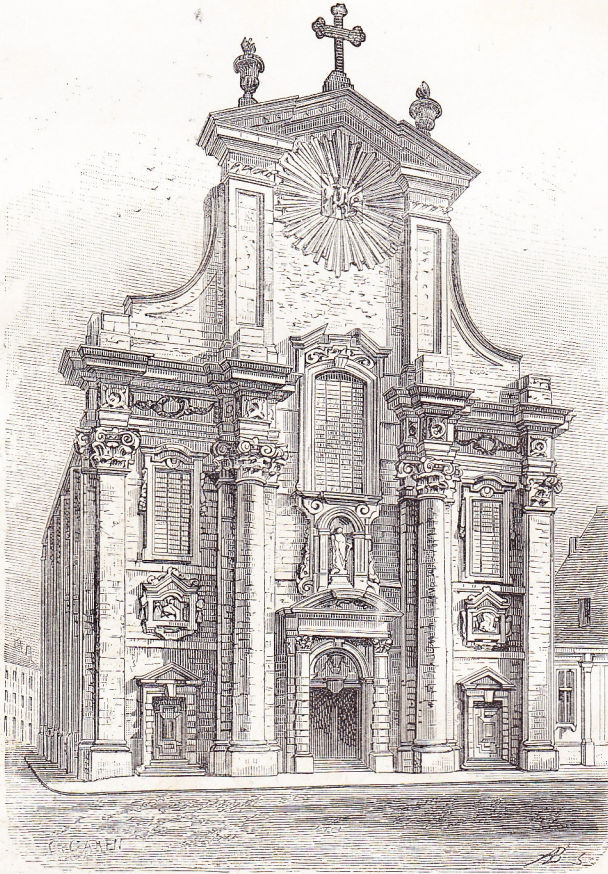
Notre-Dame, au contraire, où trône la *Pêche miraculeuse*, offre un bel aspect extérieur; deux portails latéraux, en style ogival flamboyant, lui font une entrée glorieuse, et ses statues, ses autels, ses stations de croix, ses bancs de communion, dont l'un, taillé en 1618 par Antoine de Flo aux frais de

la corporation des bateliers, s'ornementent d'attributs mythologiques, avec accompagnement de Neptunes, de tritons et de sirènes, son buffet d'orgues, arabesqué de sculptures et couronné d'une sainte Vierge flanquée de séraphins, ses oratoires enrichis de triptyques et de bas-reliefs, sa chaire à prêcher formée du groupe des quatre évangélistes assis dos à dos sous la tribune, achèvent de lui composer une physionomie vraiment imposante (voy. p. 141).

Ce ne sont pas les seuls lieux saints de Malines où se déploie la magnificence du culte : Notre-Dame d'Answeyck, Sainte-Catherine, Saint-Pierre, du fond de leurs tabernacles ornés comme des théâtres, attirent à eux les dévotions de la foule. Vous verrez dans cette dernière église les mêmes ordonnances fastueuses

que j'ai signalées dans Saint-Rombaud; et les autels en marbre, les confessionnaux, les statues, l'admirable chaire à prêcher du sculpteur Verbrugghe, avec ses quatre parties du monde, ses génies potelés et maflus, ses groupes de chérubins déployés au-dessus du dais, ses apôtres drapés à grands plis et sa rampe enchevêtrée de mille attributs symboliques, vous prépareront à mieux sentir la pompe des temples anversoïis.

Camille LEMONNIER



Saint-Pierre. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.